La Boussole nationale d'Alexandre Pochet et les *Mélanges philosophiques* pour Catherine II (la Russie des années 1770)

Alexandre Pochet's La Boussole nationale and Diderot's Mélanges philosophiques pour Catherine II (Russia in the 1770s)

Georges Dulac

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5388>

DOI : 10.4000/rde.5388

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2016

Pagination : 87-105

ISBN : 978-2-9543871-1-6

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Georges Dulac, « *La Boussole nationale* d'Alexandre Pochet et les *Mélanges philosophiques* pour Catherine II (la Russie des années 1770) », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 51 | 2016, mis en ligne le 25 novembre 2018, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5388> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5388>

Georges DULAC

La Boussole nationale
d'Alexandre Pochet
et les *Mélanges philosophiques*
pour Catherine II
(la Russie des années 1770)

Réagissant jadis contre ce qu'il qualifiait de « lieu commun de la critique diderotiste », le slaviste André Monnier notait : « On a trop souvent écrit que Diderot n'avait rien vu de la Russie, [...] et que de toutes façons, sa forme d'esprit, essentiellement spéculative, ne lui aurait pas permis d'appréhender les réalités russes dans toute leur ampleur et leur âpre vérité¹ ». Si depuis lors le paysage de la critique a sensiblement changé, il faut avouer que de tels égarements avaient quelques excuses : à plusieurs exceptions près, d'ailleurs remarquables, les observations et suggestions politiques présentées à Catherine II lors du séjour du philosophe à Pétersbourg se fondent sur des réflexions générales et des exemples choisis hors de Russie. Sans doute est-ce l'effet des fortes contraintes qui ont pesé sur les propos adressés en tête à tête à l'impératrice². Mais si Diderot a dû pratiquer une sorte d'autocensure, qui n'a laissé apparaître que très partiellement et souvent de façon indirecte ce qu'il avait observé de la société russe, il ne paraît pas impossible de restituer la partie immergée des connaissances et de l'expérience sur lesquelles il a fondé ses réflexions. Ce n'est que

1. A. Monnier, « Diderot et la leçon de Saint-Pétersbourg », *Revue des études slaves*, 56-4, 1984, p. 576. La thèse soutenue dans cet article, une brusque mutation de la position de Diderot à la suite de son séjour en Russie, nous paraît cependant erronée : voir G. Dulac, « Les *Observations sur le Nakaz* : de nouveaux choix éditoriaux », *DS*, 33 (2013), p. 126-131.

2. G. Dulac, « Le discours de Pétersbourg », dans F. Salaün (dir.), *Le Langage politique de Diderot*, Paris, Hermann, 2014, p. 125-173.

dans les *Observations sur le Nakaz* qu'il désignera clairement la « calamité générale³ » qu'il a constatée en Russie, avant de développer ses vues en 1780 dans l'*Histoire des deux Indes* : leur tonalité générale sera particulièrement sombre quand il évoquera les énormes obstacles que l'état du pays oppose aux intentions civilisatrices affichées par Catherine II⁴. Cependant c'est un roman, il est vrai d'un genre très particulier, qui peut révéler avec plus de détails les images masquées que contient virtuellement le discours que Diderot a tenu à Pétersbourg. Ce roman, *La Boussole nationale*, est l'œuvre largement ignorée d'un certain Alexandre Pochet, qu'il a peut-être rencontré : ce qui est un point tout à fait secondaire de notre enquête⁵.

Alexandre Pochet, d'abord négociant, puis acteur et entrepreneur de spectacles à Pétersbourg, a passé environ dix-huit ans en Russie, des alentours de 1763 jusqu'en décembre 1781⁶. En juin 1776, le chevalier de Corberon, qui s'était lié d'amitié avec lui, résumait ainsi sa carrière : « Pochet [...] a aux Cadets une place des six cents roubles. Il y est comme intendant des plaisirs et répétiteur des enfants, à qui l'on fait jouer la comédie. Pochet est arrivé ici comme négociant ; son goût pour la comédie, en le distrayant de ses affaires de commerce, l'a amené à la place qu'il occupe maintenant⁷ ». Une dizaine d'années après son

3. *O. Pol.*, p. 408.

4. Notamment dans le livre XIX, ch. 2, t. IV, p. 483-487 : nous nous référons précisément à l'exemplaire de cette édition in-4° provenant de la bibliothèque de Dompierre d'Hornoy, le petit neveu de Voltaire, et portant de la main de Mme de Vandeuil l'indication des contributions de Diderot. Il a été acquis en 2015 par la Réserve de la BnF (dans Gallica : RES 4-NFG-81).

5. Je remercie Françoise Launay, Sergueï Karp, Vladislav Rjéoutski et Alexandre Stroeov pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée à cette occasion.

6. Sur la carrière d'Alexandre Pochet en Russie, voir R. Aloys Mooser, *L'Opéra-comique français en Russie au XVIII^e siècle*, Genève-Monaco, 1954, p. 38-39, 61-63, 106 ; les notices consacrées à deux « Pochet » dans *Les Français en Russie au siècle des Lumières*, sous la dir. de A. Mézin et V. Rjéoutski, Ferney-Voltaire, 2011, t. II, p. 668-669, comportent des informations utiles mais sont en partie inexactes : ces deux personnages ne font qu'un, l'acteur et entrepreneur de spectacles A. Pochet, qui n'est pas mort en 1777 mais était toujours actif en 1794 à Paris, où il proposait des programmes de fêtes nationales (*Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale*, publiés par J. Guillaume, Paris, 1891-1958, 7 t. en 8 vol., t. 4, 1901, p. 285). Dès la fin de 1791, pour célébrer l'acceptation de la Constitution par le roi, il publiait un projet de spectacle allégorique intitulé *L'Héroïsme uni à l'Espérance par la Félicité publique à l'autel de la Liberté*, non sans faire référence aux fonctions qu'il avait occupées à Pétersbourg, au Corps des cadets.

7. Marie Daniel Bourrée de Corberon, *Un Diplomate français à la cour de Catherine II. Journal intime du chevalier de Corberon*, éd. L. H. Labande, Paris, Plon-Nourrit, 1901, 2 vol., t. I, p. 274.

retour en France, A. Pochet a publié *La Boussole nationale*⁸, sorte de roman picaresque qui comporte cent soixante-dix pages où sont caractérisés de manière très incisive certaines mœurs et institutions russes, et plusieurs personnages de l'entourage de l'impératrice, notamment le général Ivan Betskoï, responsable des grands établissements d'éducation créés ou réformés au début du règne, et directeur du Corps des cadets. Bien que présentées dans la trame d'une fiction et généralement poussées au noir, ses observations présentent un caractère d'authenticité, car elles sont souvent confirmées par d'autres sources, dont le *Journal* de Corberon et la correspondance du ministre de France à Pétersbourg dans les années 1770⁹. En outre cette partie du récit transpose semble-t-il de nombreux éléments autobiographiques, un aspect que nous ne pouvons étudier ici. Les objets évoqués avec insistance dans *La Boussole nationale* sont de ceux qui ont particulièrement retenu l'attention de Diderot : les mœurs et la mentalité des seigneurs russes, les obstacles rencontrés par l'impératrice dans son œuvre intérieure, la situation difficile des négociants étrangers, l'absence d'égalité devant la loi et de « justice rigoureuse »¹⁰, les établissements d'éducation et la place qu'y occupent les représentations théâtrales, les entreprises industrielles créées par des étrangers dans les deux capitales, les colonies de Saratov...

Il est possible que Diderot ait rencontré à Pétersbourg A. Pochet, qui était un membre estimable de la colonie française : installé depuis une dizaine d'années dans la capitale russe, il y était en relations avec des négociants importants¹¹, comme Jean Michel, que connaissait

8. *La Boussole nationale ou Aventures histori-rustiques de Jaco* surnommé Henri quatrième, laboureur, descendant du frère de lait de notre bon roi Henri IV, recueillies par un vrai patriote, De l'imprimerie de la Liberté, sur la place de la Bastille, 1790. Les pages 50 à 219 du tome II sont consacrées au séjour du héros et de sa famille en Russie. L'auteur est identifié dans A. Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, Paris, 1872-1879, t. III, p. 455. En tête du premier volume figure une adresse de l'auteur à « Monsieur Bailly, maire de Paris » qui a bien voulu se faire « le protecteur » de cet ouvrage qui doit décourager les Français de s'expatrier. La signature de l'adresse, « A. A. P. P. citoyen de Paris », peut s'interpréter comme : Alexandre Antoine Pascal Pochet (voir la n. 15).

9. Paris-La Courneuve, Archives diplomatiques, Correspondance politique, Russie (désormais : CP), principalement vol. 85 à 107, et Supplément, vol. 13 à 15.

10. *Mélanges philosophiques*, 84, « Sur les magistrats » (*Mél. phi.*, p. 395 : par commodité, nous renvoyons à l'édition donnée par L. Versini (Diderot, *Œuvres*, III, *Politique*, Paris, 1995), mais les titres, la numérotation et le texte des morceaux cités sont ceux de l'édition à paraître dans DPV, XXI).

11. *Les Français en Russie au siècle des Lumières*, op. cit., t. II, p. 668.

Falconet¹², et sans doute avec une partie du personnel français du Corps des cadets, dont quatre gouverneurs avaient été recrutés par le philosophe¹³. Cependant les informations concernant l'entrepreneur de spectacles, dit Alexandre Pochet le Jeune dans certains documents¹⁴, sont en partie brouillées par une curieuse homonymie¹⁵. Quoi qu'il en soit, les rapprochements proposés entre son roman et certaines pages de Diderot visent moins à suggérer qu'il ait été un de ses

12. Le 29 décembre 1766, après avoir reçu les 50 000 livres du « bienfait » octroyé par Catherine II, Diderot priait Falconet de saluer et de remercier de sa part « monsieur Michel » qui avait signé la lettre de change et aidait à l'occasion le sculpteur (*Corr.*, VI, p. 372) ; sur Michel, qui était aussi un agent de Versailles, voir *Les Français en Russie au siècle des Lumières*, *op. cit.*, t. II, p. 600-602.

13. Voir *La France et la Russie au Siècle des Lumières*, [catalogue de l'exposition du Grand Palais, sous la dir. d'A. Angremy], Paris, 1986, n° 111, à propos de l'engagement de Pierre Charles Levesque ; également, *Corr.*, XII, p. 210.

14. Ainsi désigné comme auteur d'un projet de théâtre français à installer à Moscou, 1765 (Moscou, Archives d'actes anciens, RGADA, fonds 17, n° 329, fol. 3-4 : traduction russe du projet). La même année, le 11 mai, Duhamel du Monceau annonce dans une lettre à « Mallet secrétaire de l'Académie impériale » l'envoi de son « traité de l'exploitation des forêts en 2 volumes in-4° » dans des ballots adressés par un marchand parisien « à Mr. Jean Alexandre Pochet comédien de Sa Majesté l'Impératrice de Russie chez Mr le Comte de Stroganow » (Petersbourg, Bibliothèque nationale de Russie, fonds 871-Stählin, n° 481). Mais il semble que l'auteur de cette lettre a fait une confusion, car Jean Alexandre est le marchand, frère aîné de l'acteur et entrepreneur de spectacles Alexandre Pochet le Jeune (voir la note suivante).

15. En mai 1768, Diderot avait confié à un certain « M^r Pochet » une lettre adressée à Falconet (*Corr.*, VIII, p. 31) : selon toute vraisemblance il s'agissait non de l'entrepreneur de spectacles, comme il est indiqué dans cette édition, mais du marchand Alexandre Pochet, son exact homonyme. Grâce aux recherches de Françoise Launay, nous pouvons distinguer ce dernier, Jean Alexandre, né en 1738 à Paris, de son frère cadet, l'acteur et entrepreneur de spectacles Alexandre Pascal Antoine, né en 1740 à Paris, où il est mort 1804. Installé à Petersbourg vers 1763, le marchand Jean Alexandre se rendait semble-t-il assez fréquemment à Paris, si bien que depuis cette date il était parfois chargé du courrier que l'ambassade adressait à Versailles ou en recevait (le duc de Praslin à Laurent Béranger, chargé d'affaires à Petersbourg, 28 août 1763, CP, 74, fol. 68v°). Ce fut le cas entre avril et juillet 1768 (le duc de Choiseul à Jean-Baptiste Rossignol, chargé d'affaires, minutes, 25 avril 1768 et 17 juillet 1768, CP, 82, fol. 156v° et 201v°). Pochet était arrivé à Petersbourg le 19 août 1768, sans doute avec la lettre de Diderot (Rossignol à Choiseul, 26 août 1768, CP, 82, fol. 221). Il devait mourir à Paris en août 1772 en y laissant d'énormes dettes que le contenu de ses magasins de Petersbourg aurait dû permettre d'acquitter, si le règlement de sa succession ne s'était pas effectué dans des conditions désastreuses, ainsi qu'il en allait souvent en Russie. Cette affaire est évoquée dans la correspondance diplomatique du ministre de France (12 mai 1776, CP, 99, fol. 213 ; 30 mai 1777, CP, 100, fol. 218-218v°). Un important épisode de *La Boussole nationale*, l'histoire de la succession de Jérôme, le frère du héros, est à l'évidence une transposition de cette affaire (t. II, p. 206-211). Nous pensons revenir sur les frères Pochet et leurs rapports avec les personnages du roman, peut-être également sur leurs relations éventuelles avec Diderot.

informateurs, bien que ce ne soit pas à exclure, qu'à fournir quelques éléments qui permettent de restituer le contexte des enquêtes menées par le philosophe et quelques-uns de leurs résultats probables : car ce personnage paraît représentatif des Français bien informés qu'il a pu interroger alors qu'il allait toujours « questionnant » dans la ville¹⁶. Il est cependant possible que Diderot, comme A. Pochet lui-même, se soit fait parfois l'écho de certains clichés qui circulaient dans la communauté française. Pour chacun des thèmes abordés dans *La Boussole nationale*, nous nous référons sommairement aux textes de Diderot, en y incluant parfois des pages postérieures aux *Mélanges philosophiques* car elles témoignent également de son expérience de la Russie.

Le récit est principalement présenté sous forme de lettres du héros, Jaco (ou Henri), qui apparemment séjourne en Russie du début du règne de Catherine II aux alentours de 1780 (tout comme l'auteur du roman). Il a été rejoint à Pétersbourg par son frère aîné Jérôme, qui s'est fait négociant à Pétersbourg, malgré ses mises en garde, et vend des produits de luxe aux seigneurs de la cour. Jaco est venu en Russie à la recherche de ses parents qui ont quitté la ferme familiale pour répondre au manifeste de Catherine II appelant en 1763 des colons étrangers à s'installer en Russie : depuis plus de dix ans ils mènent à Saratov une existence misérable et Jaco, avant de les ramener en France, doit se porter caution pour les avances importantes qu'ils ont reçues des autorités de tutelle, puis les rembourser. Il y parviendra grâce à l'argent gagné dans ses fonctions au Corps des cadets (il est pendant un temps chargé par B*** [Betskoi] de diriger la formation des plus jeunes et leur apprend à jouer dans de petits spectacles), puis à la tête d'une école de danse à Moscou, très appréciée par la noblesse de l'ancienne capitale.

Les références à *La Boussole nationale*, entre crochets droits, renvoient aux pages du tome II. La graphie est modernisée, sauf dans le cas de la lettre de la mère du héros, écrite dans la langue conventionnellement attribuée aux paysans (p. 53-57).

16. *Mélanges philosophiques*, 57, « Sur les fabriques et manufactures », *Mél. phi.*, p. 359. Le 24 décembre 1773, Diderot écrivait à la princesse Dachkova : « Je ne néglige aucun effort pour m'instruire ici, et il y a deux moyens d'y réussir. Le premier, c'est d'interroger toujours quand on ignore les choses, et d'interroger les gens qui peuvent vous renseigner ; et c'est ainsi qu'on acquiert quelque connaissance de la vérité. [...] » (*Corr.*, XIII, p. 138).

1. Le luxe des seigneurs russes et les profits qu'il peut procurer aux marchands étrangers.

Diderot :

- « Si tu peux imaginer toute la magnificence d'une cour asiatique [...] » (à sa femme, 9 octobre 1773, *Corr.*, XIII, p. 64).
- « ce luxe terrible qui s'est introduit ici » (*Mélanges philosophiques*, 65, « Sur les commerçants, et marchands », *Mél. Phi.*, p. 368).

a. [p. 93. La noblesse de Moscou selon Jaco]

[...] je n'ai rien vu d'ailleurs en cette ville que ce que j'ai vu à Petersbourg. De beaux édifices dans l'extérieur qui tous ne sont pas achevés, parce que la noblesse russe veut aller plus loin que ne le permettent les moyens, comme les souverains d'Allemagne. Aussi est-il commun de voir un seigneur maîtrisé par le luxe, qui ait 200 domestiques qui couchent par terre dans les chambres du maître, sur une simple natte de jonc, ou enveloppés d'une peau

de mouton. Ces malheureux qui se nourrissent de choux pourris ne boivent que de l'eau de vie la plus forte.

b. [p. 100]

Tu ne te fais point d'idée du luxe des Russes, et quel profit font les Allemands et quelques marchands français qui n'étaient que des perruquiers, qui sont établis dans cette villasse. Pour moi, si j'étais marchand de France, ou de quelque autre pays, jamais je ne ferais d'affaires avec de tels correspondants. Ces aventuriers font trop grande figure, pour ne point faire un jour banqueroute, et qui est ce qui pâtit ? c'est le pays d'où l'on fait venir la marchandise première¹⁷.

2. Les périls du commerce pour les étrangers

Diderot :

- « Les auteurs disent que les marchands étrangers éprouvent beaucoup de difficultés à s'établir en Russie, et beaucoup d'embarras et d'obstacles dans l'exercice de leur commerce ». (Questionnaire sur la population et l'économie de la Russie, dans Sergueï Karp, « Le questionnaire de Diderot adressé à Catherine II : quelques précisions », *RDE*, 33, 2002, p. 28).
- « On dit à un débiteur, qui insiste ; est-ce que tu veux être bâtonné ». (*Mélanges philosophiques*, 65, « Sur les commerçants et marchands » ; *Mél. Phi.*, p. 369).
- « Je n'aime pas qu'on paye ses dettes avec un air de violon. Cela est bon sur un théâtre ; détestable dans la société ». (*Mélanges philosophiques*, 66, « Scène entre un grand seigneur et son créancier » ; *Mél. Phi.*, p. 370).

a. [p. 101-102]

Pour comble, c'est qu'il n'y a point de solidité dans les affaires qu'on fait avec les nobles. Ils prennent tout sans compter, tant ils sont fous des nouveautés et payent difficilement. J'ai été témoin dernièrement de la mort d'un marchand dont les héritiers, d'après ses livres, croyaient hériter de 100 mille livres qui lui étaient dues par plusieurs de ces seigneurs ; plus de la moitié, sachant leur marchand mort, déclarèrent effrontément qu'ils avaient

17. Un dossier intitulé « Affaire Pochet » conservé dans les archives de l'Institut d'histoire, à Pétersbourg (K 39-Rossica, carton 634, n° 12 à 14) illustre cette situation et celle qui est évoquée dans la rubrique suivante. Ce sont trois lettres signées « J. Alexandre Pochet » et adressées à « Monsieur Dulac marchand parfumeur rue St Honoré » (1^{er} août 1769, 29 mars 1770, 22 mars 1771). Jean Alexandre Pochet, qui ne parvient pas à payer ce qu'il doit à ses fournisseurs parisiens, se défend d'être un « aventurier », tout en ajoutant : « Je sais combien le pays a mauvaise réputation ». Il se présente comme un marchand important, qui a trois magasins, bien fournis en « livres, meubles, bijoux, tableaux, estampes, quincaillerie, bonneterie, draperie, etc. ». Il est en relations, apparemment étroites, avec le comte A. S. Stroganov, qui s'apprête à faire un long séjour à Paris (où il se liera avec Diderot). Cependant il vend très peu, et explique ses difficultés par le marasme provoqué par la guerre (avec les Turcs), et aussi par l'impossibilité de faire appliquer la loi aux seigneurs.

payé : ce que je te dis là est très commun ici. Le Russe enfin n'a point de parole ni bonne foi. [...]

Je préférerais encore avoir affaire à la classe des esclaves qu'aux maîtres. Ces premiers savent qu'ils n'ont de crédit qu'en étant exacts à leurs engagements, ils s'exécutent plus tôt que plus tard. Comme ils connaissent leur seigneurs, ils ne vendent que dans leur magasin au comptant : si c'est une bonne maison cependant, car dans le nombre, il faut bien qu'il y ait d'honnêtes gens ou du moins des gens qui ne le sont que parce qu'ils sont riches, ils ne font crédit qu'à l'intendant, à qui ils font signer les comptes. Si ces derniers ne s'exécutent point, lorsqu'il leur faut de l'argent, ils les font arrêter, ce qui est une grande honte pour les seigneurs contre lesquels on ne peut guère avoir prise de corps. La fin de tout ceci, dit-on, est que beaucoup de seigneurs s'entendent avec leurs intendants qu'ils prennent dans leurs esclaves. Ces malheureux, tant par crainte, que par coquinerie, extorquent ainsi les marchands, prennent la fuite ; par ce moyen, le seigneur est liquidé ; et les marchands obligés de faire banqueroute, surtout lorsqu'ils se sont trop avancés.

La souveraine et plusieurs de ses successeurs verront encore bien d'autres désordres, avant de voir cet empire prospérer, parce que le commerce n'a point pour base la bonne foi, vertu qui n'existe point chez les nobles et que l'on ne doit point attendre de la part des esclaves.

b. [p. 116-117. Jaco s'inquiète de voir que son frère Jérôme « s'est fait marchand » et que son oncle se soit associé avec des Français pour « conduire une fabrique de fer blanc »]

Les malheureux se sont laissés aveugler par l'éclat trompeur qui a ruiné ici les deux tiers des entrepreneurs pour leur compte. Je ne connais qu'un état passable en Russie, c'est celui de vivre, nourri, logé, chauffé, éclairé, appointé et par conséquent protégé par la cour, ou les seigneurs particuliers ; comme tous les sujets qui sont dans les établissements d'éducation, les précepteurs et les comédiens, chanteurs, danseurs à la cour, et généralement tous les gens de cuisines, offices et écuries de la souveraine. Tout autre état qui demande, pour se soutenir, de faire une spéculation, ne réussira jamais ; et si par hasard il arrive que sur dix il s'en sauve un, c'est un miracle. Cela prend sa source dans les fonds immenses qu'on est obligé d'avancer, lorsqu'on est incertain, tel gros profit que l'on fasse, d'être payé au terme : obligés de faire honneur à leurs engagements, beaucoup de ces négociants empruntent et finissent par perdre avec leur crédit leur créances, de là vient qu'il n'est point de pays en Europe, où le commerce soit plus ingrat et d'où il soit plus rare de voir un marchand sortir avec une fortune considérable. M. Dumont qui connaît la Russie, a connu plusieurs étrangers qui avaient en effet fait fortune, mais aussi qui, au moment de se retirer, ont été volés de tout ce qu'ils possédaient : Dieu sait par qui ; plusieurs même ont attrapé leurs voleurs. La police s'est emparée de tout, le voleur a été éloigné sans qu'on sache par qui et le marchand ruiné a été réduit à se faire précepteur, qui est la dernière ressource de l'étranger malheureux.

c. [p. 207-209. Jaco essaie de récupérer à Pétersbourg les avoirs et les créances de son frère Jérôme, mort à Paris, dont il est l'héritier].

Je relevai plusieurs comptes de dessus les livres ; j'allai chez un des grands seigneur de la cour, c'est un Na . . . Lorsque ce seigneur me vit, il me reçut avec toute la gaieté d'un seigneur français ; mais lorsque je lui eus présenté son compte pour les marchandises qu'il avait achetées depuis six ans; il appela un de ses gens, se fit donner son violon et me demanda si je connaissais cet air tiré des ombres chinoises, les Canards l'ont bien passé etc. Il m'écorcha ainsi les oreilles, pour toute réponse, pendant une demi-heure. Il cessait, je voulais parler, puis il recommençait : enfin je fus forcé de céder, et il se vanta partout du tour qu'il m'avait joué ; ce fut l'histoire du jour. Toute la cour s'en amusa; et voilà à peu près par imitation comme la plupart des seigneurs Russes qui savent qu'on ne peut les faire arrêter, payent leurs dettes.

J'allai ensuite chez le général P. . . un des étrangleurs de Pierre III sur lequel je comptais le plus, parce que j'avais une lettre de change qui était protestée depuis huit ans, dont les frais montent autant que le capital. Il me reçut avec assez de cordialité. Je crus déjà tenir en mains la dette sans les frais. Il me demanda à voir de quelle somme était la lettre ; ne me défiant point de lui, car il avait deux cordons, un rouge, et l'autre blanc, je crus pouvoir la lui confier. Il me la déchira, m'en jeta les morceaux au nez et me dit, Va drôle, apprends que ce n'est pas à toi à qui je dois. Je voulus faire résistance, il appela ses gens [...].

Cependant le ministre de France à qui j'allais raconter le trait, me conseilla de me défier de cet homme, vu son grand crédit à la cour. Voilà deux dettes de payées à la Russe. Je ne me rebutai point. Comme j'avais pour 80 mille livres d'assignations et billets sur ce qu'il y avait de mieux et de plus grand à la cour, je les portai, mais j'en fus pour mes frais, je ne pus parvenir à tirer un sol. Tous me disaient : demain. C'est le grand mot russe qui se nomme *zaftra*. C'est comme s'ils vous disaient jamais.

3. L'absence de protection légale pour les négociants ; méfaits de la police et des magistrats, qui dépouillent les étrangers qui veulent quitter le pays fortune faite.

Diderot :

- « Employez surtout votre commission à établir cette sorte d'égalité légale. Elle est si naturelle, si humaine [...]. Donnez de la vigueur aux peuples. Vous en ôterez d'autant aux grands. Faites payer la dette au grand seigneur comme au dernier de vos sujets, sans rémission ». (*Mélanges philosophiques*, 11, « Sur un coin de l'esprit national » ; *Mél. Phi.*, p. 243).
- « Nous avons à Paris, et même dans toutes nos villes de France, un[e] très belle juridiction, la juridiction consulaire. C'est là que sont portées toutes les affaires de commerce ». (*Mélanges philosophiques*, 3, « De l'administration de la justice » ; *Mél. Phi.*, p. 233) .

• « Sa Majesté Impériale a désiré [...] qu'on lui fit passer tous les règlements et tous les détails relatifs à notre justice consulaire ». (*Mélanges philosophiques*, 60, « Avant-dernier feuillet » ; *Mél. Phi.*, p. 360).

• « J'oserais presque conseiller à Sa Maj. Imp. d'oublier tout autre projet pour s'occuper et s'occuper avec toute la constance de son caractère et toute l'étendue de sa tête, de l'établissement de la justice rigoureuse dans tout son Empire ». (*Mélanges philosophiques*, 84, « Sur les magistrats » ; *Mél. Phi.*, p. 395).

• « [...] il faudrait une sûreté entière pour les personnes et les propriétés. Or se trouve-t-elle dans un pays où les tribunaux sont occupés par les seuls seigneurs ; où ces espèces de magistrats se favorisent tous réciproquement ; où il n'y a contre eux et contre leurs créatures aucune poursuite dont l'indigène et l'étranger puissent se promettre la réparation des torts qu'on leur a faits ; où la vénalité dispose des jugements dans toutes sortes de contestations. Nous demanderons s'il peut y avoir de civilisation sans justice, et comment on établira la justice dans un pareil empire ». (*Histoire des deux Indes*, Genève, 1780, livre XIX, ch. 2, t. IV, p. 484).

a. [p. 75-76. Arrivé près de Pétersbourg, Jaco reçoit les avis du boulanger Chabert, qui a longtemps vécu en Russie]

[...] on entre bien en Russie, mais il n'en est point de même pour en sortir ; et si vous avez le bonheur de faire vos affaires, c'est-à-dire que par votre industrie vous parveniez à y ramasser une somme, faites en sorte, qu'il n'y ait que vous qui le sachiez, car la police d'ici est très active à vous faire voler, afin que ni vous, ni votre argent ne sortent d'un pays, où quand il y aurait quatre fois encore autant de monde, il ne serait point encore peuplé comme il pourrait l'être.

b. [p. 129. Lettre de Jaco à son amie Justine, écrite de Moscou]

Les différends qui surviennent tous les jours dans les affaires de commerce sont en si grand nombre qu'on n'en voit point la fin, parce que les causes n'en sont rapportées que par des banqueroutiers qui se sont faits avocats. Ces malheureux sont toujours pour le marchand du pays qui paye, et l'étranger absent perd toujours sa cause. Aussi tous les ans, ce que je sais de bonne part, car étant au Corps de cadets, je demeurais à côté des collègues de tout l'Empire et de la douane ; je voyais des horreurs qui se commettaient sans que les chefs allemands protégeassent l'innocence, par une balance du commerce des nations et surtout de celui des Français avec la Russie. Pendant trois ans que j'ai été à portée de le voir, la France, c'est-à-dire, les négociants français perdaient par ces filouteries, des capitaux qui ont monté à plusieurs millions.

c. [p. 146-148. Le père de Jaco, qui a vendu des marchandises à une dame de la cour contre des lettres de change, a été obligé de les rendre, comme l'explique l'ami Dumont : le maître de police les a déchirées bien qu'elles aient été établies dans des conditions irrécusables]

Les intérêts de ton père étant les tiens, tu sauras premièrement, que le maître de police, quoiqu'il n'eût point de droit d'exiger les lettres de change qu'une créancière mère de famille, par conséquent maîtresse de ses actions et de son bien, avait faites en paiement d'effets qu'elle accuse avoir reçus de ton père et contre lesquelles cette dame ne fait aucune espèce de plainte : par un abus du pouvoir, ce despote autorisé par l'Impératrice mal prévenue, a fait mettre à ton père les chaînes aux pieds dans sa propre cave, jusqu'à ce qu'il ait consenti à rendre les lettres de change. Ta mère, ton petit frère ont voulu leur porter du secours, on les a maltraités comme des criminels. Cependant comme Jérôme est connu de plusieurs sénateurs, il s'est fait appuyer, il a servi de caution pour ton père qui a été relâché après trois semaines d'humiliation et de captivité, toujours sous condition qu'il rendrait les lettres de change. Ton père a toujours soutenu qu'il les avait négociées, les regardant comme des effets payables au porteur.

Cependant la vérité est que le président du magistrat¹⁸ en est le dépositaire pour faire poursuivre madame de .. et par-conséquent la faire payer avec les frais ordinaires. [...] Ce despote s'est fait apporter par un secrétaire du magistrat les protêts et les lettres de change, il les a déchirées et annulées, disant qu'elles étaient regardées comme fausses, parce qu'elles avaient été contractées par une femme, qui en Russie est toujours en tutelle, et par conséquent dont les engagements de cette nature sont nuls sans la signature de son mari qui est son maître. La dite dame qui a son bien à elle, demande séparation, parce que son mari jaloux la déshonore et elle veut que ses billets soient payés, attendu que, comme elle n'a point d'enfants et que c'est elle à qui appartient tout le bien ; elle réclame la loi. Le sénat a prononcé une sentence contre l'abus du pouvoir du maître de police, qui autorise ledit créancier Henri à être payé comme si les lettres existaient, attendu que c'est la volonté de Mde. de... . [...] Ton père s'est fait appuyer dans sa prétention par le ministre de France ; cette affaire a été remise au jugement de l'impératrice. Cette auguste princesse prévenue contre M. de par son mari, capitaine de ses gardes, a fait dire au sénat qu'il ait à se taire ; le maître de police, officier partout inférieur, ici est chef d'un tribunal de force : malheur à l'étranger qui sans même y avoir donné lieu, se trouve en apparence de défaut ; et enfin malgré les demandes réitérées de notre bienfaisant ministre,

18. Le « magistrat » est un tribunal de commerce. Voici comment il est qualifié dans une dépêche du ministre de France, le marquis de Juigné, datée du 12/23 avril 1776 : « Vous savez qu'il existe tant à Pétersbourg qu'à Moscow des tribunaux nommés les magistrats qui ressemblent beaucoup à nos juridictions consulaires ; mais qui composées de marchands russes ignorants, partiaux et fripons, commettent toutes sortes d'infamies contre les marchand étrangers. » (CP, 99, fol. 167). Le roman comporte d'autres exemples de ce genre, notamment à propos des méfaits du chef de la police de Moscou au milieu des années 1770, « Akharov » (en fait Nikolaï Petrovitch Arkharov), qui sont relatés en termes analogues dans *La Boussole nationale*, le *Journal* de Corberon et la correspondance diplomatique française.

ton père ni ton frère n'ont point eu de réponse. Cette catastrophe a causé une telle révolution à ton père, qu'il est mort il y a huit jours. Comme c'est l'ouvrage de la police, les prêtres catholiques ont eu l'ordre de l'enterrer avant le terme prescrit par tout pays.

d. [p. 197-198. Son ami Dumont, un fabricant de chandelles installé depuis longtemps en Russie, met Jaco en garde au moment où il s'apprête à quitter la Russie]

Gardez-vous d'avoir de l'or ni de l'argent monnayé, car premièrement on vous le saisirait, mais encore, vous sachant riche aux dépens du pays, on vous ferait regorger, et vous seriez bien heureux encore si on ne vous glissait pas quelques pièces de monnaie défendue, comme cela est arrivé à un de mes amis, qui a disparu. Dieu sait ce qu'il est devenu.

Voici en peu de mots son aventure. C'était un marchand d'estampes qui avait économisé 4 000 roubles, il avait son passeport, il était prêt à s'embarquer à Cronstadt. On lui visita, avec connaissance de cause, ses poches, car la police d'ici à ses espions comme à Paris ; on sut qu'il avait caché des pièces d'or de 50" chaque, dont il s'était fait des boutons d'habits ; on lui saisit tout ce qu'il avait jusqu'à son coffre. Dans le nombre des pièces d'argent qu'il avait on lui trouva un rouble ou 100 sols de Pierre III^{me} : ce fut, dit-on, son crime capital. Il fut mis en prison à la forteresse, et je n'en ai plus entendu parler depuis. Comme j'ai des amis dans tous les départements, ce que j'ai pu en apprendre, c'est qu'on l'avait envoyé en Sibérie où il est mort dans un accès de folie.

4. Les étrangers à Pétersbourg.

Diderot :

« Comment les mœurs qu'elle se propose de donner à sa nation s'établiront-elles, et subsisteront-elles à Petersbourg qui ne sera jamais qu'un amas confus de toutes les nations du monde qui ne valent rien ? Le lieu des vices est-il bien celui de l'institution de la vertu ? » (*Mélanges philosophiques*, 28, [Sur la capitale] ; *Mél. Phi.*, p. 316).

a. [p. 75. Les avis du boulanger Chabert]

Il nous dit encore, mes amis, vous êtes dans un pays neuf : les nationaux qui n'ont point encore ce qu'on appelle de l'éducation s'ils sont plus rustres sont aussi plus francs ; ils sont moins à craindre pour vous que les différents étrangers qui, la plupart vagabonds de toutes les nations de l'Europe, sont venus dans ce pays de tolérance pour se mettre à l'abri de l'échafaud qu'ils ont mérité ; ainsi défiez-vous d'eux, tels titres qu'ils prennent pour en imposer à votre bonne foi.

b. [p. 92-93]

C'est un pays de Cocagne pour ces aventuriers. On n'y en voit pas un marcher à pied, tous ont des voitures, plusieurs ne font d'autre métier que de jouer ; car c'est un talent recommandable chez les Russes.

Cependant comme ils ne sont pas tous français, beaucoup en prennent le nom afin de pouvoir se donner pour précepteurs. [...]

La nation russe, surtout les nobles aiment beaucoup ceux qui font leur partie, enfin qui les amuse ; ils donnent deux fois plus de gages à de tels précepteurs qu'à un homme vraiment honnête. Aussi cette classe de Français n'est elle composée que de valets, filles de chambres : on a vu aussi beaucoup de déserteurs français qui avaient fui de la Prusse où ils avaient oublié leur langue, venir se faire ici marchands d'éducation.

Enfin c'est le réceptacle de tous les plus mauvais sujets qu'il y ait chez toutes les nations [...].

5. Les Russes et l'Occident.

Diderot :

- « La haute opinion qu'à l'exemple des Chinois, les Russes ont d'eux-mêmes, est un nouvel obstacle à la réformation. Ils se regardent de bonne foi comme le peuple le plus sensé de la terre, et sont confirmés dans ce fol orgueil par ceux d'entre eux qui ont visité le reste de l'Europe. Ces voyageurs rapportent ou feignent de rapporter dans leur patrie le préjugé de sa supériorité, et ne l'enrichissent que des vices qu'ils ont ramassés dans les diverses régions où le hasard les a conduits ». (*Histoire des deux Indes*, 1780, livre XIX, ch. 2, t. IV, p. 485).

a. [p. 75. Les avis du boulanger Chabert]

Les Russes sont des écoliers ; s'ils avaient de bons exemples, comme ils sont hospitaliers, vertu si rare aujourd'hui, on en pourrait faire ce qu'on appelle d'honnêtes gens ; mais pour cela il ne faut pas trop les éclairer.

J'en connais qui auraient été ce qu'on appelle partout de braves gens ; aujourd'hui qu'ils ont voyagé la plupart ont pris ce qu'il y avait de mauvais dans la société des étrangers, ils sont insupportables ; malheur à quiconque aura le guignon d'être subordonné à un tel homme ; il vaudrait mieux traiter avec un Hottentot, il serait plus supportable.

b. [p. 128. Ce que Jaco écrit des Russes à son amie Justine]

Ce sont des écoliers trop prévenus en leur faveur. Le génie de la nation est de se croire aussi éclairée que toutes les nations les plus anciennes de l'Europe.

6. Les établissements d'éducation et le Corps des cadets.

Diderot (qui semble critiquer indirectement la place considérable faite au théâtre dans les grands établissements d'éducation qu'il a visités)¹⁹ :

- « La danse, le chant, les représentations dramatiques étaient restés en usage aux Jésuites qui sacrifiaient tout à l'ostentation. Il n'y avait point d'écoles plus mauvaises, point d'élèves plus ignorants que les leurs.

Les spectacles ont cessé dans tous les autres collèges. [...].

On a vu que la déclamation théâtrale n'est point le ton de la conversation ; que la démarche et le maintien de la scène ne sont ni la démarche ni le maintien de la chambre ; que c'est une pente à la dissipation pour le moment, et quelquefois le germe d'un goût effréné pour la suite, et qu'une représentation dramatique jette le désordre dans toutes les autres occupations [...] ». (*Mélanges philosophiques*, 25, « Des écoles publiques » ; *Mél. Phi.*, p. 286).

- « Il me semble que leurs progrès dans les connaissances sont lents. Ceux du second âge, qui ont déjà passé trois années avec les gouvernantes, et qui sont depuis plus de six mois entre les mains des gouverneurs ne connaissent pas encore bien leurs lettres. La plupart de ceux du troisième âge lisent mal, quoiqu'il y ait près de sept ans qu'ils sont au corps. Il s'en manque bien qu'ils parlent français comme les jeunes filles. Ils le parlent par usage. Et cependant ils l'entendent peu. Lorsqu'ils ont lu une phrase, avec bien de la peine ; si on les interroge, on découvre qu'ils n'y ont rien compris [...] ». (*Mélanges philosophiques*, 43, « Sur l'école des cadets » ; *Mél. Phi.*, p. 338).

a. [p. 195. Dumont à Henri, à propos des établissements d'éducation, et surtout du Corps des cadets réformé par Betskoï]

L'impératrice à ce qu'il me paraît n'aime point s'être trompée, car elle conserve toujours ce B... qui lui fait faire toutes sortes de dépenses superflues pour ses établissements. Aucun des élèves, dit-on, n'annonce rien. Il en a fait à la vérité des grands comédiens, des danseurs, sauteurs, voltigeurs ; et des demoiselles nobles, des actrices consommées. Voilà une belle et noble éducation.

J'ai entendu dire à des officiers généraux qui ont été élevés dans la première institution de cette maison, qu'il était sorti plus de 300 bons officiers de mérite à la réforme de cet établissement ; mais que du nouvel institut, on serait bien heureux si on trouvait de quoi faire un fourrier.

[Le biographe de Betskoï cite à ce propos l'appréciation formulée par Semen Romanovitch Vorontsov dans une lettre écrite de Londres le 8/19 juin 1789 : « Les officiers qui sortaient de notre vieux corps de cadets étaient bons militaires et

19. Le 20 février 1775, après avoir commenté un spectacle donné à l'Institution de Smolny qui comportait une comédie en cinq actes et un opéra-comique, Betskoï écrivait à l'impératrice : « Nous avons tous les jours de la semaine des spectacles, sans compter ceux de la cour, chez les De[m]oise[l]les, au Corps des cadets et à l'Académie » (Moscou, Archives des actes anciens, RGADA, fonds 11, n° 983, fol. 57-58).

n'étaient bons qu'en cela, mais ceux qui furent formés par Mr. Betskoy jouaient bien la comédie, faisaient des vers, savaient tout en un mot, hors de ce qu'il fallait savoir pour être officier » (Пётр Михайлович Майков, Иван Иванович Бецкой. *Опыт его биографии* [Piotr M. Maïkov, Ivan Ivanovitch Betskoï. *Essai biographique*], Saint-Petersbourg, 1904, p. 384 ; également : *Архив князя Воронцова* [Archives du prince Vorontsov], éd. Piotr Bartenev, t. IX, 1876, p. 146].

7. Les bonnes intentions de Catherine II et leur échec prévisible.

Diderot :

- « Il est très important que ses sujets connaissent mieux ses institutions. J'ai vu quelques Russes, gens honnêtes et instruits, fidèles serviteurs de Sa Maj. Imp. [...] bons Russes. Aucun qui en sentît tout le prix. Aucun qui ne m'en ait entendu parler avec plus ou moins de surprise. Aucun qui en connût la sagesse et qui en prévît les avantages à venir ». (*Mélanges philosophiques*, 12, « Sur les institutions de Sa Maj. Imp. et sur l'esprit de sa nation » ; *Mél. Phi.*, p. 244).
- « Cette princesse fait élever dans des maisons qu'elle a fondées, de jeunes enfants des deux sexes avec le sentiment de la liberté. Il en sortira sans doute une race différente de la race présente. Mais ces établissements ont-ils une base solide? [...] Sont-ils bien agréables aux grands qui en voient la destination? » (*Histoire des deux Indes*, Genève, 1780, livre XIX, ch. 2, t. IV, p. 486).

a. [p. 66-67. Jaco, après avoir évoqué les propos du boulanger Chabert sur les conditions du détronement de Pierre III et son assassinat, résume son opinion sur les entreprises de Catherine II]

Cependant, pour en revenir à Mr. Chabert, mon guide, cette princesse ne laisse point passer un jour, depuis qu'elle est sur le trône, qu'elle ne fasse des heureux : comme elle a de grandes et belles intentions pour ses peuples, elle va établir des maisons d'éducation, où elle a le projet de former le cœur des enfants de sa noblesse dont elle se défie ; car on aime la trahison qui sert notre ambition, dit Mr. le boulanger ; mais on hait les traîtres et encore plus les assassins.

Cette princesse, dit encore mon historien, désirerait achever l'ouvrage du prince son mari, c'est celui de donner la liberté au peuple qui est esclave des grands, lesquels ont droit de vie et de mort sur leurs serfs ; ce sera une chose presque impossible, d'autant plus que la noblesse despote n'y trouverait point son intérêt [...].

b. [p. 94. Jaco vient d'évoquer la mentalité des « esclaves » des seigneurs et leur peu de sensibilité aux châtements les plus sévères]

Aussi crois-je, d'après ce que-je vois, que l'impératrice fait inutilement tout ce quelle peut pour achever le grand ouvrage de Pierre I, elle ne parviendra jamais à policer et surtout à rendre sensible la nation dont il y en a plus des deux tiers encore aussi barbares que les corsaires les plus exercés. Le plan de cette grande princesse, m'a dit M. de B * *, est de commencer à former le cœur de ses nobles, afin que l'éducation de cette classe faite, elle puisse donner de meilleurs exemples à leurs vassaux.

Jusqu'à présent, je vois la chose impossible. Au contraire, si Sa Majesté parvient avec le projet que je lui ai donné, à métamorphoser ceux des élèves, ces enfants seront jalouxés par leurs parents qui ne voudront jamais les croire plus honnêtes qu'eux. De ce principe résultera une haine des pères pour leurs enfants et de leurs frères et sœurs qui n'auront point reçu comme leurs aînés, cette éducation privilégiée. Par tout ce que j'entends dire ici sur ce projet, je vois que les Russes sont fort mécontents. Beaucoup ne donneraient point pour tout l'or du monde leurs enfants [à] élever de cette manière.

c. [p. 128-129. Jaco à son amie Justine, à propos des nobles russes]

[...] jamais l'auguste princesse qui les gouverne et dont ils ne connaissent point tout le mérite, ne parviendra à en faire des hommes honnêtes. Ce sont des écoliers trop prévenus en leur faveur. Le génie de la nation est de se croire aussi éclairée que toutes les nations les plus anciennes de l'Europe. [...] comment les sujets ou vassaux de tels maîtres, peuvent-ils se policer ? non l'Impératrice aura beau tout employer pour réformer les mœurs de ses sujets, je me flatte assez de les connaître pour lui certifier que puisque la tête de sa nation a le cœur si gâté, elle doit renoncer à son projet.

8. Les colons de Saratov

Diderot :

- « Qui empêche les colons de cette contrée d'être fertiles dans ces deux denrées ? Le défaut d'encouragement et de débouchement ». (*Mélanges philosophiques*, « feuillet » 59, « Sur le colza et le tabac » ; *Mél. Phi.*, p. 360).

- [Mémoire anonyme inséré dans les *Mélanges philosophiques*, « feuillet » 62] « L'état déplorable des colonies de la Russie situées sur le Volga ; est une preuve évidente que ce n'est pas toujours à la bonne volonté du souverain, ni à la profusion de ses trésors, que la réussite de certaines entreprises est attachée [...]».

[...] les colonies arrivées en Russie depuis huit ans, sont aujourd'hui dans l'état le plus déplorable, malgré une dépense de six à sept millions de roubles ».

- « Quarante mille Allemands, séduits par les avantages immenses qu'on leur offrait, prirent en 1764 et en 1765 la route de la Russie, où ils ne trouvèrent que l'esclavage, la misère, la mort ; et où le peu qui a échappé à ces calamités languit dans l'attente d'une fin prochaine ». (*Histoire des deux Indes*, Genève, 1780, livre V, ch. 23, t. I, p. 639 ; éd. A. Strugnell et coll., Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, t. I, 2010, p. 537).

[Jaco a appris que ses parents et d'autres membres de sa famille sont à Saratov. De Hambourg, il envoie à son amie Justine, restée en France, le manifeste qui les a décidés à émigrer (il a été publié par Catherine II en 1763 pour appeler des colons en Russie)²⁰].

20. Sur ce manifeste, voir Roger P. Bartlett, *Human capital. The settlement of foreigners in Russia 1762-1804*, Cambridge University Press, 1979, p. 47-49.

a. [p. 50-51]

Je t'envoie l'attrape-sot ; car c'est ainsi que les gens sensés voyageurs qui connaissent la Russie, appellent ce manifeste que la Reine de Russie a publié pour peupler son pays, qui est en partie désert, et que cette souveraine voudrait former aux dépens de l'industrie des étrangers qui se laissent attraper à cette amorce qui, m'assure t-on, est on ne peut pas plus trompeuse, c'est ce qu'il faudra voir.

[suit une version de ce manifeste, conforme dans l'ensemble à l'original : aux « laboureurs, vigneron, artisans de toutes les professions quelconques » appelés à venir s'installer en Russie, sont promis une terre, une maison, une avance pour les frais de voyage et 1000 roubles remboursables au bout de dix ans].

b. [p. 53-57. La mère de Jaco décrit à ses fils la misère des colons de Saratov, dix ans après leur arrivée]²¹

Imaginez-vous, mes enfans ; les belles promesses que la Reine de Russie avait faites à tous les colonistes, par le manifeste que ton père a écouté lire, se sont réduites en eau de boudin : si vous avieuz, mes enfans, lu ce long bavardage, vous auriez cru, comme ton père, qu'au bout de dix années j'aurions fait fortune ; j'en sommes ben loin, à peine avions nous not' suffisance ; pour moi, mes enfans, vous ne me reconnâtriez pas, j'nous que les os. J'sommes sous la terre dans des trous que j'nous sommes faits à not' arrivée : on nous avait promis à chaque famille une maison ; pas une pauvre chaumière : heureux encore que les neiges qui n'étaient pas tombées nous ont donné le temps de ramasser de la bruyère dont je nous sommes fait des fagots que j'ons trainé dans nos trous avec lesquels nous nous sommes rechauffés.

Comme il nous restait à not' arrivée quelques sols, j'ons acheté du chanvre que j'ons trié, j'ons fait des lits dans nos terriers, et pendant 18 mois j'ons été ainsi tretous rassemblés comme nos cochons dans not' étable, ne mangeant que des pommes de terre sèches et des choux pourris et cuits dans de l'eau de neige : j'avons tous été malades de la fièvre ; heureusement que par bonheur j'nous personne de nous crevé comme tant d'autres colonistes qui sont morts, dit-on, plus de 30 mille, parce qu'ils sont venus un mois trop tard : ils n'avaient rien trouvé comme on nous avait promis à tous ; plusieurs voulaient retourner : les directeurs de la colonie les en avaient empêchés ; ils sont mourus de faim, quoiqu'ils avions beaucoup d'argent. Nos chefs ont hérité de toutes leurs monnaies [...].

Il n'y a ici ni médecin, ni chirurgien, ni drogues, plus de la moitié des colons, qui se sont, comme nous, laissé leurer, sont morts, et pour comble de

21. Sur la mauvaise préparation par les autorités russes des nouveaux établissements, la situation souvent désastreuse des premières colonies et l'abandon de certaines des promesses faites aux immigrants, voir Bartlett, *Human capital*, *op. cit.*, p. 95-103.

malheur, par une injustice qui n'a point d'exemple, le reste que je sommes qui diminue tous les jours, car c'est comme une peste, seront cautions pour les dettes des morts. J'avons emprunté, pour notre compte, pour 10 ans, sans intérêt, 300 louis, non-seulement je d'vons les payer à ce terme, mais même nous et nos enfans, je d'vions payer encore une plus forte somme qui sera répartie sur chacun des colons qui survivra à l'autre, quoique je ne les connaissions point ; c'est un ordre nouvellement arrivé : plusieurs avient voulu se révolter, on nous a envoyé des régimens que nous sommes obligés de nourrir et payer. Enfin, mes chers enfans, vous allez nous trouver dans un état bien misérable [...].

9. Les « colons entrepreneurs » qui ont reçu des fonds de la couronne pour créer des industries.

Diderot :

- « Mais dira Votre Maj. Imp. j'ai fait un million de frais pour en avoir, et l'effet n'a pas répondu à mes espérances » (*Mélanges philosophiques*, 57, « Sur les fabriques et manufactures » ; *Mél. Phi.*, p. 358).

a. [p. 149-151. De Dumont, le fabriquant ami de Jaco, à propos de la mort de son père, puis de son oncle]

Tu sauras encore que ton oncle s'est tué ce matin, d'un coup de pistolet.

Je t'avouerai, mon cher Henri, que j'ai prévu que tout cela finirait mal, je l'ai dit à ta pauvre mère. Dieu ait pitié de leurs âmes, mais ils ont couru tous deux à leur perte. Tu sauras donc que la partie adverse de ton oncle, son associé, est un coquin de Français noté chez le ministre du Roi ici, pour avoir été pendu en effigie à Lion, pour être convaincu d'avoir débauché un nombre infini d'ouvriers manufacturiers, avec lesquels il est venu entreprendre dans la ville de Moscou, une fabrique de velours et d'étoffes de soie pour ameublement. On lui a fourni, comme à tous les colons entrepreneurs, des fonds qu'il a dissipée au jeu et avec des femmes ; depuis par une suite de la protection du premier favori de l'impératrice avec lequel il joue à la paume, il a obtenu 500 000'' pour l'entreprise de sa fabrique de fer, à laquelle il ne s'entend aucunement. Plus de 50 ouvriers de ces différentes fabriques végètent aujourd'hui en Russie, faute d'ouvrage. Pour comble de coquinerie, il a grevé ton oncle, en lui mettant tous les frais d'entretien de la fabrique sur son compte. J'ai vu ses papiers, jamais ton oncle n'a rien reçu de lui. Ce malheureux, à la faveur de quelques vingtaines de mille livres qu'il a fait passer en France, a encore attrapé plusieurs marchands faciles qui lui ont envoyé des marchandises pour des sommes. Comme cela ne lui coûte rien, il régale les juges, et par ce moyen a fait allonger le jugement qui est contre lui et en faveur de ton oncle. Hier matin, ton malheureux parent, désespéré de la mort de son frère et outré d'être le jouet de son coquin d'associé, a été comme qui dirait au Châtelet de ce pays-ci ; il n'y est pas plutôt entré ; que voyant son avocat qui chuchotait avec le juge et sa partie adverse, il a dit au

chef de ce tribunal : Monsieur, mon jugement, m'avez-vous déjà dit plusieurs fois chez vous, est prononcé et est en ma faveur ; M. doit payer. Suis-je liquidé ou non ? Je renonce à la perte de mon temps, à mes peines : mais dois-je payer les dettes que j'ai faites pour nourrir la fabrique de ma partie adverse, dont à la vérité, je n'ai jamais été que l'agent ? et tirant de ses poches deux pistolets : répondez ou la mort. Les Russes, comme tu sais sont poltrons. Ce juge n'a rien répondu ; et soit que ton oncle ait eu le dessein de le tuer ou son adverse partie, le coup est parti et a frisé l'oreille du juge. Toute sa suite, c'est-à-dire ses soldats ont voulu sauter sur ton oncle, mais avec l'autre pistolet qu'il s'est fourré dans la bouche, il a mis fin à ses jours.

L'Impératrice a été tout de suite informée de cette fatale catastrophe. Les créanciers de ton oncle ont accusé le juge, sachant qu'il avait les mains remplies de leur argent, qu'il avait dissipé en partie. Cette souveraine n'a pu s'empêcher de dire, pourquoi l'a-t-il manqué ? Elle l'a enfin envoyé en Sibérie, et la partie adverse de ton oncle, protégée par le favori n'a pas été plus inquiétée que si cette affaire ne la regardait point. Les créanciers perdront tout : cependant comme sa conduite est louche, je sais de bonne part qu'on doit lui faire rendre compte de tout l'argent qu'il a touché de la couronne. Il est même déjà question de s'emparer de ses forges que la couronne veut faire exploiter pour son compte. Voilà ce qui arrive toujours dans ce pays.

Georges DULAC

*CNRS-Université Paul-Valéry Montpellier
IRCL, UMR 5186*